

RÉDACTION

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve.

Remarques importantes

- Présenter sur la copie, en premier lieu, le résumé de texte, et en second lieu, la dissertation.
- Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la correction de la forme (syntaxe, orthographe), de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
- L'épreuve de Rédaction comporte obligatoirement deux parties : un résumé et une dissertation. Résumé et dissertation ont la même notation et forment un ensemble indissociable.

Partie I - Résumé de texte

Résumez en 250 mots le texte suivant. Un écart de 10 % en plus ou en moins sera toléré. Indiquez avec précision, en marge de chaque ligne, le nombre de mots qu'elle comporte et, à la fin du résumé, le total.

Toute histoire peut être comprise comme avènement d'un sens et émergence de singularités. Ces singularités sont, soit des événements, soit des œuvres, soit des personnes. L'histoire hésite entre un type structural et un type événementiel. Mais c'est uniquement dans la clarification du discours philosophique que ces deux possibilités se séparent et se manifestent.

En quel sens l'histoire comporte-t-elle cette double possibilité ? D'un côté, nous disons l'histoire au singulier et attestons qu'il y a une unique histoire, une unique humanité : « Toute la suite des hommes, écrit Pascal, dans le fragment d'un *Traité du vide*, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ». Nous avons la conviction que, là où nous rencontrons quelque signe humain, il peut, *a priori*, être rapporté à un unique champ d'humanité. Cela, je le sais avant même de faire de l'histoire, par une sorte de compréhension anté-prédicative¹ du champ historique. Mais de cette compréhension l'historien ne peut rendre raison. Elle reste, pour lui, « préjugé », au sens fort du terme. Ce préjugé de l'historien n'est justifié que par la

Filières MP, PC, PSI

tentative du philosophe pour récupérer, dans un unique discours, les discours partiels. Même sans être hégéliens, et même sans être philosophes du tout, nous avons le sentiment que tout ce que les philosophes ont dit, partout et toujours, *doit* pouvoir constituer un continent, une réalité d'un seul tenant : c'est la parole humaine, c'est le discours, c'est le Logos. Je dirai donc que c'est le système, la possibilité-limite du système, qui révèle que l'histoire est potentiellement une. [...]

Seulement j'ai par-devers moi une autre conviction, que la première ne peut extirper. Si je dis « l'histoire », au singulier, l'histoire est aussi l'histoire des hommes, au pluriel, c'est-à-dire non seulement des individus, mais des communautés et des civilisations. Un certain pluralisme est donc également inscrit dans la pré-conception du drame historique et du travail historique. Non seulement je mets les hommes au pluriel, mais je mets aussi les événements au pluriel ; s'il y a *un* événement, il y a *des* événements. L'histoire est nécessairement un divers, une multiplicité : il y a ceci et puis cela. C'est le « et puis », « et puis alors », « et puis encore », qui fait qu'il y a histoire. S'il n'y avait pas de ruptures, de novations, il n'y aurait plus du tout d'histoire. Où donc cet autre aspect latent de l'histoire, son aspect événementiel, est-il rendu parfaitement manifeste ? Dans la singularité des œuvres. C'est là que l'historien atteste son caractère, si l'on peut dire, granulaire, son caractère quantique. Nous ne connaissons l'esprit que dans les œuvres de l'esprit, dans des œuvres culturelles, qui demandent chacune notre amitié, et, plus nous avançons dans cette amitié pour les œuvres, plus nous réduisons les généralités qui la masquent, plus nous progressons en direction du singulier et de l'unique.

Ainsi est manifesté, par le discours philosophique, en tant qu'il n'est pas reflet mais constitution de sens, le double caractère de toute histoire, qui est d'être à la fois structurale et événementielle, d'être unité de l'histoire et multiplicité des événements, des œuvres et des hommes. Telle est notre première conclusion : l'histoire de la philosophie manifeste la dualité latente de toute histoire ; en éclatant elle-même en deux modèles d'intelligibilité, elle révèle ce qui était sous-jacent à l'histoire.

1. Antérieure à l'exercice du jugement, « et plus généralement au langage réfléchi et à la logique formulée » (Lalande).

Cette première conclusion en appelle une seconde. Cette décomposition du structural et de l'événementiel, opérée dans la compréhension des œuvres, et singulièrement des œuvres philosophiques, est, d'une certaine façon, une destruction de l'histoire. Cette deuxième conclusion est peut-être encore plus paradoxale que la première. Or, c'est la double destruction de l'histoire qui révèle l'histoire comme histoire.

Il est tout à fait remarquable que les deux modèles-limites de la compréhension en histoire de la philosophie, le système et la singularité, représentent une certaine suppression de l'histoire. D'abord, dès qu'il y a système, il n'y a plus d'histoire. Dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, on trouve encore une certaine histoire, d'ailleurs « idéale », constituée par les « figures » de l'Esprit ; or, lorsqu'on passe à la *Logique* de Hegel, il n'y a plus de « figures », mais des « catégories » ; il n'y a plus d'histoire du tout. La limite de la compréhension historique est donc la suppression de l'histoire dans le système. On voit la même chose dans l'œuvre d'Eric Weil, que j'admire beaucoup : les attitudes sont encore dans l'histoire, les catégories ne composent plus une histoire, mais bien une *Logique de la philosophie*. Le passage de l'histoire à la logique signifie la mort de l'histoire. D'autre part, dans la seconde direction, l'histoire n'est pas moins détruite. Lorsqu'on pratique l'histoire de la philosophie selon la seconde méthode, on aboutit à une sorte de schizophrénie, on vit dans un philosophe, puis dans un autre, sans qu'il y ait passage de l'un à l'autre ; on peut même dire que ces philosophes n'appartiennent plus à aucune époque, ce sont des singularités qui flottent hors-histoire, des essences singulières achroniques, intemporelles. L'œuvre est devenue une sorte d'absolu, qui contient son propre passé, mais son passé essentialisé. L'œuvre de Spinoza a tel passé, mais ce passé, inclus en elle, devient essence, et l'essence, elle, n'est à aucun moment ; on peut dire de cette œuvre singulière, ainsi comprise, qu'elle « est », qu'elle est « ainsi », et, à ce titre, irréfutable. Nietzsche disait : « Un son ne peut être réfuté », ni davantage une parole ainsi absolutisée.

On le voit, l'histoire de la philosophie ne révèle le caractère fondamental de toute histoire, d'être à la fois événementielle et structurale, que par son propre travail, qui a supprimé l'historicité. Ce serait peut-être le seul sens que l'on puisse donner à la notion de fin de l'histoire. Toute philosophie est, d'une certaine façon, la fin de l'histoire. Le système est la fin de l'histoire parce qu'elle s'annule dans la Logique ; la singularité aussi est la fin de l'histoire, puisque toute l'histoire se nie en elle. On aboutit à ce résultat, tout à fait paradoxal, que c'est toujours à la frontière de l'histoire, de la fin de l'histoire, que l'on comprend les traits généraux de l'historicité.

J'arrive ainsi à ma dernière conclusion : si l'histoire est révélée comme histoire dans la mesure où elle est dépassée, vers le discours ou vers l'œuvre sin-

gulière, il faudra dire que l'histoire n'est histoire que dans la mesure où elle n'a accédé, ni au discours absolu, ni à la singularité absolue, dans la mesure où le sens en reste confus, mêlé. L'histoire vécue, l'histoire faite, c'est tout ce qui se passe en deçà de cette décomposition et de cette suppression. En deçà de cette décomposition, l'histoire est essentiellement équivoque, en ce sens qu'elle est virtuellement événementielle et virtuellement structurale. L'histoire est réellement le royaume de l'inexact. Cette découverte n'est pas vaine ; elle justifie l'historien. Elle le justifie de tous ses embarras. La méthode historique ne peut être qu'une méthode inexacte. Cette nécessité, nous l'avons comprise à partir d'un point où toutes ces difficultés seraient dépassées, mais où il n'y aurait plus d'histoire. Toutes les difficultés de la méthode historique sont justifiées, à partir de cette limite du discours philosophique. L'histoire veut être objective, et elle ne peut pas l'être. Elle veut faire revivre et elle ne peut que reconstruire. Elle veut rendre les choses contemporaines, mais en même temps il lui faut restituer la distance et la profondeur de l'éloignement historique. Finalement, cette réflexion tend à justifier toutes les apories du métier d'historien, celles que Marc Bloch avait signalées dans son plaidoyer pour l'histoire et le métier d'historien. Ces difficultés ne tiennent pas à des vices de méthode, ce sont des équivoques bien fondées.

Paul RICŒUR, *Histoire et vérité*, Seuil, 1955, p.77-80.

Partie II - Dissertation

Votre devoir devra obligatoirement confronter les trois œuvres et y renvoyer avec précision. Il ne faudra, en aucun cas, juxtaposer trois monographies, chacune consacrée à un auteur. Votre copie ne pourra pas excéder 1200 mots, mais un décompte exact ne sera pas exigé.

Dans *Histoire et vérité*, Paul Ricœur affirme : « L'histoire n'est histoire que dans la mesure où elle n'a accédé, ni au discours absolu, ni à la singularité absolue, dans la mesure où le sens en reste confus, mêlé. »

Vous direz dans quelle mesure ce propos du philosophe nourrit votre réflexion sur les trois œuvres inscrites au programme.

••• FIN •••
